IL N'Y A PLUS D'HUILE DANS LA LAMPE.

IL N'Y A PLUS D'HUILE DANS LA LAMPE.

D'ARMIBEAU fils.

MON pere, notre lampe va s'éteindre.

D'ARMIBEAU pere.

Mon fils, il n'y a plus d'huile.

LE FILS.

Mon pere, il faut y en mettre.

LE PERE.

Mon fils, vous parlez bien à votre aiſe.

LE FILS.

Je vous entends, mon pere, vous n'avez pas même de quoi en acheter.

LE PERE.

Préciſément mon fils : quiconque a l'art de deviner ne peut jamais périr.

LE FILS.

Qu'allons-nous donc faire dans l'obſcurité ?

LE PERE.

Dormir.

LE FILS.

Je n'ai point ſommeil; de plus, nous n'avons point ſoupé.

LE PERE.

Je le ſais; qu'y faire ?

LE FILS.

Quoi ! pas ſeulement du pain, ni de l'argent pour en avoir ?

LE PERE.

Ni de l'argent pour en avoir.

LE FILS.

Oh ! pour le coup, mon pere, il faut que j'éclate. Tant que vous avez pu fournir légerement à mes beſoins, je ne vous ai jamais fait connoître le chagrin que j'avois de votre mauvaiſe conduite. Je vous ai laiſſé manger toute votre fortune, parce que je craignois que vous n'en fiſſiez uſage pour me faire enfermer. Mais à préſent que vous n'avez plus le ſou, vous êtes ſans pouvoir, & je puis vous parler librement. D'ailleurs, j'en ai le droit; un homme qui va coucher ſans ſouper, ne doit pas être de trop bonne humeur.

LE PERE.

Cela eſt vrai, mon fils ; mais vous avez beau dire, tous vos diſcours ne mettront pas de l'huile dans la lampe. Vous avez des amis, des alliés, faites comme moi, empruntez.

LE FILS.

Et je paierai comme vous ?

LE PERE.

Vous paierez comme vous pourrez, mon fils ; je n'ai rien, on ne peut rien exiger de moi.

LE FILS.

Fort-bien ! vous faites donc banqueroute ?

LE PERE.

Un peu.

LE FILS.

J'aime votre ſécurité ; j'admire le ſang-froid avec lequel vous répondez à mes queſtions. Et la juſtice ?

LE PERE.

C'eſt une vieille bavarde à laquelle on ne croit plus : comme elle ne s'eſt jamais occupée de pourvoir à mes beſoins, j'ai dû en prendre par-tout où j'en ai trouvé.

LE FILS.

Encore mieux. Et l'honneur ?

LE PERE.

Il y a long-tems que cette idole eſt briſée ; les morceaux ne ſervent plus qu'à caſſer la tête aux gens. J'ai toujours oui-dire qu'il ne falloit jamais être ſeul de ſon parti.

LE FILS.

Quoi ! vous ne croyez donc point à l'honneur ?

LE PERE.

Bien peu.

LE FILS.

Pas même en France ?

LE PERE.

Très-peu, vous dis-je ?

LE FILS.

Cependant tout le monde veut en avoir.

LE PERE.

Et voilà juſtement ce qui me fait vous dire que perſonne n'en a.

LE FILS.

J'ai grand peur que cette croyance-là ne vous faſſe hiſſer à quelque réverbere.

LE PERE.

Mon fils, calmez votre frayeur : en prenant mes précautions, j'en ferai auſſi exempt qu'un autre. Si l'on commence par les plus fripons, mon tour ne viendra jamais.

LE FILS.

Vous comptez donc bien ſur la quantité ?

LE PERE.

Beaucoup.

LE FILS.

Si la choſe eſt réelle, je vous trouve fort heureux. Mais, là .... répondez-moi franchement : êtes-vous parfaitement convaincu qu'il n'y ait point d'honnêtes gens en France ?

LE PERE.

Ce feroit beaucoup dire ; j'admets qu'il peut y en avoir quelques-uns en province. Mais à Paris, je n'en connois pas. Depuis quarante ans que je l'habite, je n'y ai rencontré que trois ſortes d'individus, des ſots, des méchans & des filous.

LE FILS.

Et moi, je ſoutiens le contraire ; il y a bien quelques conſpirateurs qui ont réſolu ſa perte, mais ils ſont connus.

LE PERE.

Pas encore : qui vivra, verra.

LE FILS.

Vous m'allarmez, mon pere ; de grâce inſtruiſez-moi. Qui ſont ceux que vous ſoupçonnez capables de vouloir nous détruire.

LE PERE.

Trois grands princes, quatre-vingt généraux & ſoixante mille calotins.

LE FILS.

En viendront-ils à bout, mon pere ?

LE PERE.

Si on les laiſſe faire, mon fils.

LE FILS.

Oh ! alors, je ſuis tranquille ; la nation eſt plus forte qu'eux.

LE PERE.

Ajoutez, & plus pauvre ; ils en gagneront la moitié pour faire égorger l'autre.

LE FILS.

Mais, mon pere, quoique vous ſoyez noble,

& que vous ayez des parens calotins qui vous laiſſent mourir de faim, vous ne ſervirez certainement pas leur vengeance.

LE PERE.

C'eſt ſelon; cela dépendra des circonſtances : chacun pour ſoi, dieu pour tout.

LE FILS.

Vous me faites frémir, mon pere. Comment ſe peut-il que je ſois votre fils, & que je ne penſe pas comme vous ?

LE PERE.

C'eſt fort aiſé à concevoir, parce que vous êtes un imbécille.

LE FILS.

Eh! mais..... je ne vois pas que vous ayez beaucoup d'eſprit de finir par où les autres débutent. Ceux qui n'avoient rien autrefois, ont quelque choſe aujourd'hui, & vous qui aviez une fortune brillante, vous ne poſſédez ſeulement pas de quoi avoir de l'huile pour mettre dans la lampe. Ceci ſeroit peut de choſe; mais être obligé de ſe coucher ſans ſouper, ma foi cela me paſſe; vous mériteriez.....

LE PERE.

Mon fils, point de colere, ſouvenez-vous que vous me devez l'exiſtence, & que ce ſeul bienfait......

LE FILS.

En vérité, mon pere, je vous trouve plaiſant de me faire valoir un pareil avantage! Demain peut-être, pour échapper aux tourmens de la faim, je ſerai obligé de me tuer moi-même.

LE PERE.

Ah! malheureux! oſeriez-vous bien commettre une telle lâcheté?

LE FILS.

Sans doute. Vivre ſans honneur & ſans bien n'appartient qu'à des êtres qu'on devroit étouffer en naiſſant, à vous, mon pere, qui me préparez des malheurs infinis.

LE PERE.

Je vous pardonne, mon fils, cet excès d'audace, parce qu'ayant l'eſtomac creux, les vapeurs de la miſere vous montent à la tête. Croyez-moi, calmez vos ſens, reprenez vos eſprits; de la fermeté dans l'indigence; du

courage morbleu ! du courage!..... Soyez homme. Ah! ſi vous l'étiez!.....

LE FILS.

Eh bien, que me conſeilleriez-vous?

LE PERE.

Dans la circonſtance préſente, où la France touche à ſa ruine, il y a un coup ſuperbe à faire.

LE FILS.

Quel eſt enfin votre projet?

LE PERE.

De reprendre ce qu'on m'a volé. Vous me voyez aujourd'hui ſur un grabat, je ne ſais ſeulement où repoſer ma tête; & dans quelques jours, vous ſeriez bien étonné de me voir miniſtre.

LE FILS.

Miniſtre, mon pere?

LE PERE.

Oui, miniſtre.

LE FILS.

Vous êtes fou, les vapeurs de la miſere vous montent à la tête.

LE PERE.

Non, mon fils, écoutez-moi attentivement.

LE FILS.

Je vous écoute, mon pere.

LE PERE.

J'ai des plans d'amélioration, j'en ai pour remonter la machine qui féduiront les grands & le peuple, & fur-tout le clergé, qui, pour fon propre intérêt, aura l'adreffe de feindre d'en être content; j'ai en outre la lifte des confpirateurs que je vais mettre fous les yeux de l'affemblée nationale. On m'appellera le fauveur & le reftaurateur de la France; & à l'aide de ce *crefcendo* public, il ne me fera pas difficile de me faire nommer miniftre; alors, comme je me vengerai de mes ennemis! Comme je pillerai le peuple! Mes intendans m'ont ruiné; ils ont profité de mon libertinage, de ma crédulité, de mes largeffes envers les actrices; de mon goût pour la chaffe, de ma vanité pour les voitures, de ma fatuité pour les habits, de mes caprices pour les bijoux, de ma folie pour les auteurs, de ma fenfualité pour la table, de ma fureur pour le jeu; enfin j'étois à deux doigts de ma perte que je n'en

ſavois rien encore; ils m'ont abandonné avant que je ne puſſe leur faire aucun mal. Hé-bien, je ferai comme eux, je réveillerai les paſſions du prince, je les aiguillonerai; je lui procurerai ſecrétement des femmes qui me ſerviront à groſſir la dépenſe & à lui faire perdre l'eſprit qu'il a pour lui ôter les moyens de la vérifier. C'eſt ainſi que mes prédéceſſeurs ont envahi tout l'argent du royaume; c'eſt ainſi que j'ai été trompé, & c'eſt ainſi que je veux réparer tout le mal qu'on m'a fait. Les rois ſont encore plus aiſés à duper que nous; leur éducation, qui eſt de ſavoir que ce qu'on veut qu'ils ſachent, me mettra à portée de travailler librement à ma fortune: j'aurai des châteaux, des palais magnifiques; mais plus fin que mes dévanciers, je ne les ferai conſtruire que ſix ans après que j'aurai quitté le miniſtere.

LE FILS.

Voilà, mon pere, une très-brillante perſpective; elle eſt due à vos beaux ſentimens, continuez, vous irez loin; c'eſt ce qui s'appelle viſer au grand. Il ne vous reſte plus qu'à préſenter vos projets à l'aſſemblée nationale; elle ſera trop heureuſe de les accepter. Mais comment oſerez-vous paroître devant elle dé-

guenillé comme vous êtes? votre habit périclite de tous côtés.

LE PERE.

J'en louerai un pour un écu.

LE FILS.

Où le prendrez-vous cet écu? Vous n'avez feulement pas de quoi avoir de l'huile pour mettre dans la lampe. Tenez, mon pere, voulez-vous que je vous parle à cœur ouvert? Vous reffemblez à une foule de fcribes qui profitent de la liberté de la preffe pour fortir de la mifere dans laquelle leurs médiocres talens les entretient; ils ont beau écrire des pamphlets, on ne demande feulement pas qui eft-ce qui les a faits? Ils vont comme nous fe coucher fans fouper; comme nous, ils font logés dans un grenier; comme nous, ils manquent d'huile pour mettre dans leur lampe; & comme nous enfin, ils gémiffent de n'avoir pas cinq pieds deux pouces pour prendre un parti plus honnête. Croyez-moi, fuivez le confeil que je vais vous donner. Les moines font réformés, n'eft-il pas vrai?

LE PERE.

Sans doute.

LE FILS.

Mais ils ne ſont pas encore diſperſés, ils vivent en communauté.

LE PERE.

Eh! vraiment oui.

LE FILS.

Or donc je ſerois d'avis que nous allaſſions demain, & juſqu'à parfaite diſſolution, demander la ſoupe aux capucins. Ces bons peres ſont fort charitables; il donnent d'une main ce qu'ils reçoivent de l'autre.

LE PERE.

J'aime bien votre langage, mon fils! Le beau mérite de donner ce qui ne coûte rien!

LE FILS.

Parlez bas, mon pere; s'ils vous entendoient, nous riſquerions beaucoup de nous paſſer demain de dîner. Allons nous coucher ſans lumiere; cela vaudra infiniment mieux. Quant à moi, je vous ſouhaite la bonne nuit.

LE PERE.

Attends, mon fils, j'ai encore quelque choſe à te dire.

LE FILS.

Oh ! vous m'ennuyez.

LE PERE.

O le pendard ! il ne m'auroit point tenu un pareil propos, s'il y avoit eu de l'huile pour mettre dans la lampe, & s'il ne se fut pas couché sans souper. Mais je m'en vengerai quand je serai ministre.